

Prague, temps présent

On était en novembre et le froid s'était invité dans les maisons. Les genoux de Nadège craquèrent lorsqu'elle se leva pour remettre une bûche dans le poêle. Dehors, le brouillard s'était levé et l'horizon s'étirait telle une gaze rougeoyante à la lueur des réverbères. C'était une de ces soirées feutrées, coupées du monde, qui vous conviaient à la réflexion autour d'une tasse de café. Pas question d'aller se coucher tant qu'elle n'aurait pas accompli la tâche qu'elle s'était fixée.

Elle contempla la pile de lettres devant elle, tandis que ses vieux doigts tâtaient les sillons bleus que la plume de sa mère avait creusés dans le papier.

Il y avait trop longtemps qu'elle procrastinait, attendant le moment propice pour raconter une histoire qui avait commencé longtemps avant qu'elle ne vienne au monde.

Mais la vie n'attend pas que nous soyons prêts. Le plus souvent, elle nous jette à l'eau sans se soucier de savoir si nous savons nager.

On frappa un petit coup à la porte et la tête brune de Kamila apparut dans l'embrasure. Sa petite-fille soupira en

la trouvant assise devant son bureau. La contrariété se lisait dans ses yeux quand elle dit :

— Tu t'épuises, *Babička*¹, à force de veiller. Tu sais ce que le docteur a dit.

Naděje fixa la jeune femme de son regard bleu perçant, comme elle le faisait quand elle donnait une conférence et demandait à son auditoire de considérer les choses sous un angle différent.

— Que savent les médecins de l'âme humaine, *ditě*² ? Ils ne jurent que par les potions et les ordonnances rédigées noir sur blanc. Mais moi, j'ai vu de quoi les gens sont capables. Je sais ce qu'ils peuvent surmonter, endurer, par la seule force de leur volonté.

Kamila savait qu'il valait mieux ne pas chercher à discuter. Elle tenta un autre biais, une vérité toute simple mais imparable.

— *Babička*, nous avons tous besoin de sommeil, même toi.

Les lèvres de Naděje se pincèrent et elle opta pour un vieux mensonge éculé, confortable et familier.

— Rien que dix minutes. (Puis, levant un regard implorant vers sa petite-fille :) Et une autre tasse de café peut-être ?

Kamila soupira, mi-résignée mi-amusée.

— D'accord. Mais ensuite, au lit, dit-elle en pressant ses lèvres sur la tempe de sa grand-mère.

Naděje acquiesça, mais l'une et l'autre savaient qu'elle ne bougerait pas tant qu'elle n'aurait pas accompli son devoir. Elle chaussa de nouveau ses lunettes et s'empara d'une feuille de papier vierge. Puis elle caressa la photo

1. Grand-maman en tchèque.

2. Fillette en tchèque.

L'ENFANT D'AUSCHWITZ

qui trônait sur son bureau dans un cadre doré : une jeune femme maigre aux cheveux bruns très courts avec un bébé dans les bras.

Elle avait une dernière histoire à raconter.

La leur.

Une histoire qui commençait en enfer.

Auschwitz, décembre 1942

— Tu es folle, *Kritzelei* ? lui souffla Sofie, les yeux écarquillés, son crâne rasé zébré de cicatrices que faisait ressortir la blancheur livide de sa peau. Tu veux nous faire toutes fusiller ? Avance.

Eva Adami se remit à marcher sous la pluie torrentielle, ses grosses galoches dépareillées s'enfonçant dans l'épaisse gadoue que des milliers de pieds avaient déjà piétinée. Il était quatre heures du matin et il faisait encore nuit, mais à la lumière blanche des projecteurs on se serait cru en plein jour. Elle avançait recroquevillée sur elle-même pour lutter contre le froid et la pluie diluvienne qui prenait un malin plaisir à se déverser sous le col de sa veste. Elle avait horreur de l'*Appell*. Deux fois par jour, on les obligeait à sortir des baraquements, par n'importe quel temps, et à attendre pendant des heures qu'on les ait comptées et recomptées. Désobéir pouvait vous coûter la vie, comme tant d'autres choses dans ce lieu maudit.

Elle se tourna vers son amie, un regard étrange dans ses yeux noisette.

— On n'est là que depuis une semaine. C'est ce qu'Helga vient de dire.

Il y eut un léger soupir, suivi d'un juron étouffé.

Une semaine. *Ici.*

Une semaine depuis qu'on leur avait ôté toute humanité. On les avait entassées comme des bestiaux dans un wagon qui puait la mort et les excréments, et où il était presque impossible de respirer tant les corps étaient serrés les uns contre les autres. Après quoi, elles s'étaient retrouvées dans le chaos – parmi les cris et les coups. On les avait triées puis poussées dans un hangar où, entièrement dévêtues, elles avaient défilé sous le regard égrillard des SS tandis que des mains vigoureuses leur rasaient la tête. Après quoi, elles s'étaient jetées sur une pile de hardes dépareillées pour trouver de quoi se couvrir.

Après tout ce qu'elle avait enduré jusque-là, Eva pensait que plus rien ne pouvait l'atteindre, mais les paroles d'Helga lui avaient fait l'effet d'un électrochoc.

— Une semaine en enfer, marmonna Vanda, faisant écho à ses pensées. (Ses cheveux roux, sa peau blanche et ses taches de rousseur trahissaient ses origines tchéco-hongroises.) Moi, j'ai l'impression que ça fait une éternité.

Elle était dans le train avec elles. Elles avaient voyagé à cinquante, debout pendant deux jours entiers, avec juste un seau de nourriture et un seau pour les excréments.

— Tu crois qu'il faut plus d'une semaine pour réduire une vie à néant ? murmura Helga, incrédule.

Elle avait la cinquantaine mais faisait beaucoup plus, avec ses cheveux gris, qui avaient recommencé à pousser en petites touffes éparses, et son regard vitreux. On aurait

dit un spectre vivant. Elle était là depuis plusieurs mois et n'était guère patiente avec les nouvelles comme Eva.

— Tu n'as pas encore compris qu'une vie peut disparaître comme ça ? dit-elle en frappant la paume de sa main contre son poignet, émettant un claquement sec qui sonna comme un coup de fusil aux oreilles de ses camarades.

Eva le savait mieux que personne.

Et pourtant, une semaine plus tôt, elle ignorait qu'un tel endroit pût exister – un endroit exclusivement destiné à *l'extermination*. Un lieu à côté duquel le camp de Terezin, à l'extérieur de Prague, faisait figure de paradis.

— Je pense que je préférerais encore l'enfer, murmura Vanda tandis qu'Helga recommençait à avancer, ses lèvres crispées en un vague rictus.

Toutes écarquillèrent des yeux affolés lorsqu'un berger allemand leur montra ses crocs en tirant sur sa laisse, l'échine hérissée, prêt à leur sauter à la gorge et à les tailler en pièces.

Vanda ne tiqua même pas.

— En enfer, au moins, on n'aurait pas froid.

Eva renifla en songeant qu'ici, bizarrement, on pouvait rire de choses qui n'étaient pas drôles.

Pour le « repas » de midi, elles avaient dû faire la queue pour recevoir leur ration de soupe. Eva avait joint ses mains en coupe pour recueillir sa ration. Mais elle eut beau faire tous les efforts du monde, en l'absence de récipient, le précieux liquide s'échappait entre ses doigts et elle ne reçut au final qu'une toute petite portion de la quantité qui lui revenait. La soupe avait un goût et une odeur bizarres. Certaines avaient refusé d'y goûter quand elles

étaient arrivées, et même elle – qui venait de Terezin et ne savait que trop bien ce que signifiait avoir faim – avait eu du mal à avaler cette lavasse. Mais à présent, toutes la dévoraient goulûment. Le bruit courait qu'elle contenait un ingrédient qui agissait sur les nerfs et stoppait les menstruations. Mais elle n'avait pas remarqué qu'elle était plus calme. Quant aux règles, il faudrait voir avec le temps, mais elles finiraient sûrement par se tarir vu les rations de famine qu'on leur imposait.

La soupe avait un goût infect, mais elle aurait donné n'importe quoi pour avoir du rab. Il n'était pas question de songer aux effets néfastes que la nourriture frelatée pourrait avoir sur son organisme à long terme. Tout ce qui lui importait, c'était de survivre et donc d'essayer de s'en procurer davantage.

Le soir, vers sept heures, quand le travail était terminé, elles avaient du temps « libre » – qu'elles passaient dans les baraques. On leur distribuait trois cents grammes de pain noir et une cuillerée à café de confiture ou de margarine. Elles étaient censées en garder la moitié pour le petit déjeuner, mais rares étaient celles qui avaient la force de tenir jusque-là et la plupart devaient se contenter d'un ersatz de café pour commencer la journée, jusqu'à la soupe de midi.

— La première chose à faire, dit-elle à Sofie tout en regardant une « ancienne » aller à la soupe avec une gamelle cabossée à la main, c'est de se procurer des gamelles ou même des bols.

Celles qui en possédaient recevaient des rations plus grandes avec plus de légumes. Ici, ce modeste ustensile était un luxe qui pouvait vous sauver la vie.

Sofie s'esclaffa malgré elle.

— Des bols ? Ici ? (*Kritezlei* visait toujours l'impossible.) Et comment comptes-tu t'en procurer ?

Les lèvres d'Eva frémirent tandis que ses yeux noisette s'embrasaient. Sofie l'avait baptisée *Kritezlei* quand elles s'étaient rencontrées à Terezin. Cela signifiait « rêveuse », car Eva avait toujours la tête dans les nuages. Jadis, elle était illustratrice et promise à une belle carrière avant que les nazis en décident autrement.

À Terezin, nécessité oblige, Eva avait appris à employer autrement ses dons d'artiste. Ainsi, elle s'adonnait au « recyclage » – la « redistribution » des biens que l'on confisquait aux détenus à leur arrivée au camp, dans le *Schleuse*¹. Recycler n'était pas à proprement parler voler, mais plutôt remettre des biens en circulation moyennant une commission.

— Je ne sais pas encore, dit-elle en regardant passer une femme si maigre qu'elle semblait faite en allumettes. Mais il faut essayer si on ne veut pas finir comme *elles*.

— On les appelle les *Muselmann*, avait murmuré Helga, après s'être présentée, le premier soir, dans le baraquement glacé où plus d'une centaine de femmes dormaient huit par huit sur les châlits étagés sur trois niveaux qui couraient sur toute la longueur du bâtiment, et qui ressemblaient à des cages.

Eva avait tourné la tête du côté où Helga pointait son index noueux, et vu une femme décharnée dont l'âme semblait avoir quitté le corps.

— *Muselmann* ?

— Comme les hommes qui se prosternent pour prier.

1. Centre de tri (*N.d.T.*).

Elles sont recroquevillées sur elles-mêmes, parce qu'elles ont renoncé à vivre.

Eva battit des paupières, s'efforçant de digérer la nouvelle. Était-ce là ce que l'avenir leur réservait, à Sofie et elle ?

— Comment leur en vouloir ? dit Vanda tandis qu'une jeune fille qui se trouvait dans le même train qu'elles éclatait en sanglots.

Soudain, une kapo, une ancienne détenue chargée d'assurer la surveillance du baraquement, s'approcha de la fille et la gifla en lui ordonnant de la fermer, sans quoi elle appellerait un garde qui la ferait taire définitivement.

— Elle n'est pas aussi méchante que ses semblables, expliqua Helga. Certaines kapos sont aussi vaches que les SS, qu'elles imitent pour s'attirer leurs faveurs. Mais d'autres ont gardé un semblant d'humanité. (Voyant qu'Eva et Sofie la regardaient sans comprendre, Helga précisa dans un murmure :) La fille qui pleure vient d'apprendre ce qui était arrivé à sa mère. Mieux vaut pour elle qu'elle se résigne sans chouiner, sans quoi, il va lui arriver la même chose.

Eva sentit un frisson glacé la parcourir de la tête aux pieds.

— Où est-ce qu'ils ont emmené sa mère ? demanda-t-elle.

La vieille femme, vouûtée comme un corbeau, la regarda comme si la réponse allait de soi. Elle pointa un doigt vers le ciel, bien qu'il ne fût pas visible de là où elles étaient.

— Au four.

Eva eut un haut-le-corps.

— Ils les brûlent ?

Sofie ferma les yeux, horrifiée.

Helga hochâ la t#te. Ses grands yeux sombres, bord#s de ridules violac#es, n'exprimaient rien, m#me lorsqu'elle dit :

— Nous allons toutes finir lâ-bas. Alors mieux vaut vous y faire.

Puis elle se tourna, face au mur, apparemment fatigu#e d'expliquer aux nouvelles le sort qui les attendait.

Eva d#glutit avec peine, son c#ur battant douloureusement dans sa poitrine, et #changea un regard horrifi# avec Sofie et Vanda.

La nuit tomba et on leur distribua un petit morceau de pain noir, et comme il n'y avait rien d'autre # faire, elles essay#rent de trouver le sommeil. #tendue # m#me les planches de bois, elle se blottit contre Sofie, sans rien d'autre pour se tenir chaud qu'une mince couverture # se partager. Malgr# la multitude des corps, le froid leur transper#ait les os. Elle #tait pieds nus, n'ayant r#ussi # se procurer ni chaussettes ni bas apr#s le passage # la douche — quelques gouttes d'eau qui n'avaient pas suffi # #ter l'#paisse couche de crasse. Apr#s quoi, elles avaient re#u de vieilles hardes r#pugnantes pour se couvrir sans m#me avoir pu se s#cher. Son accoutrement consistait en une robe sans #ge, # manches longues, beaucoup trop grande, ainsi qu'une veste d'homme # rayures et une paire de galoches d#pareill#es, qu'elle devait garder aux pieds, m#me pour dormir, sous peine de se les faire voler.

Elle se retourna, faisant grincer les planches de la couchette, et obligeant toutes les autres # se retourner. Les paroles inqui#tantes d'Helga r#sonnaient dans sa t#te comme des coups de marteau.

— On va s'en sortir, murmura-t-elle en serrant la main de Sofie dans l'obscurité. On va survivre comme on a survécu à Terezin.

— Comment ? chuchota Sofie.

Son amie posa sur elle un regard terrorisé. Elle avait de grands cernes noirs sous les yeux – elles n'avaient pas beaucoup dormi dans le train, et elles ne dormiraient sans doute guère dans les jours à venir.

— Il y a une femme qui raconte qu'ils ont tué tous les gens de son village, jusqu'au dernier. Ici, presque tout le monde a perdu ses parents, son conjoint ou ses enfants.

Eva la regarda, essayant de comprendre ce qu'elle essayait de lui dire.

— Absolument, siffla Helga, qui s'était redressée, furieuse, parce qu'elles l'empêchaient de dormir.

Ses yeux luisaient d'un éclat fiévreux. Quelques femmes geignirent, elles aussi dérangées dans leur sommeil. Helga les ignora, et sermonna Eva :

— Tu t'imagines que tu mérites un traitement spécial ? Que tu es la seule ici à avoir le droit de vivre ?

Eva secoua la tête.

— Non, pas du tout.

Helga haussa un sourcil.

— Tu es persuadée que tu vas t'en sortir quoi qu'il arrive, hein ? glapit-elle.

— Silence ! rugit la kapo en sortant de son réduit, ou je vous fais toutes fusiller ici et maintenant !

Le silence se fit aussitôt.

Eva se rallongea et contempla les planches au-dessus de sa tête, puis elle murmura à Sofie :

— On va s'en tirer, et on va retrouver Michal.

Helga émit un son incrédule.

— Ton mari ? Tu te fais des idées, *ma pauvre fille*. Crois-moi, mieux vaut pour toi que tu oublies qui tu étais avant. Cette vie-là est finie.

Eva écrasa une larme de rage en songeant : *Muselmann*. Mais elle voulait continuer d'y croire. C'était la seule façon de s'en sortir.

Auschwitz avait la taille d'une petite ville. À l'entrée, sur les grilles, s'étalait l'inscription mensongère : *Arbeit Macht Frei*. Le travail rend libre.

À cette pensée, Eva serra les mâchoires. Sauf, bien entendu, si les nazis entendaient par là l'ultime délivrance. Elle s'approcha d'une clôture en barbelés, pieds nus dans ses galoches trop grandes qui dérapaient dans la boue glacée.

Auschwitz était à la fois un camp d'extermination et un camp de travail. À l'origine, c'était un centre de détention pour les prisonniers politiques, mais depuis qu'Hitler avait décrété la Solution finale – autrement dit, l'élimination de tous les Juifs et autres éléments indésirables, tels que les handicapés mentaux, les Tziganes, les homosexuels et tous ceux que l'Allemagne nazie estimait indignes de vivre –, le camp avait été transformé en une usine de mort à grande échelle.

Eva était à Birkenau, officiellement appelé Auschwitz II-Birkenau, le plus grand de tous les complexes (il y en avait plus d'une quarantaine au total), et qui pouvait accueillir jusqu'à 80 000 prisonniers et plus.

Eva contempla la vaste étendue de boue et, au-delà, la longue bâtisse de brique surmontée d'un mirador qui dominait les baraquements de bois. À une centaine de mètres de là, une petite équipe de détenus était en train de réparer une toiture.

Michal se trouvait là-bas, quelque part. Peut-être même parmi ces hommes.

Elle savait que ses chances de retrouver son mari dans un camp de cette taille étaient infimes, mais si elle parvenait à parler avec l'un de ces prisonniers, elle pourrait peut-être en savoir plus. Après tout, c'était pour cela qu'elle était ici.

À Terezin, qui servait à la fois de camp de transit, et alors que les autres essayaient par tous les moyens d'échapper aux transports, Eva s'était portée volontaire pour venir ici, pensant y retrouver son mari. *Ici*. Si seulement elle avait su. Elle n'était pas la seule, la plupart des épouses étaient venues pour les mêmes raisons.

Un garde SS la surprit en train de regarder le groupe d'hommes et posa sa main sur son pistolet. Elle se dépêcha de déguerpir aussi vite qu'elle le pouvait en direction de la buanderie, où elle avait été affectée pour la journée. Elle releva le menton et, jetant un regard de défi au gardien, songea : *Je le referai. Même si je sais ce que je risque. Je ferai tout pour te retrouver, Michal.*

Il leur fallut trois jours pour se procurer des gamelles.

Elle avait usé de tous les trucs que lui avait appris son oncle Bedrich, un joueur invétéré et tricheur notoire, quand ils étaient à Terezin, où lui et sa famille avaient été internés lorsque les nazis avaient envahi la Tchécoslovaquie et banni les Juifs de leur propre pays.

— C'est celle-là ? demanda Bedrich, un soir, en saisissant la carte qu'elle avait choisie une minute plus tôt, et qui s'était retrouvée comme par magie sous son vieux chapeau gris.

— Oui ! s'écria-t-elle, ébahie.

Son oncle éclata de rire en la voyant écarquiller ses grands yeux quand il sortit la dame de pique de son couvre-chef. Il cligna de l'œil et se roula une cigarette.

Ils étaient dans la cour et quelqu'un était en train de jouer une chanson triste à la guitare. On allait même donner un concert plus tard, une œuvre inédite d'un compositeur célèbre. Parfois, on aurait presque pu croire que la vie était normale dans ce ghetto surpeuplé, en dépit des conditions d'hygiène déplorables et des rations de famine.

— Toujours aussi dur à la tâche, Bedrich, dit Otto, le père d'Eva, en passant devant eux.

— Toujours, répondit Bedrich en lui rendant son sourire goguenard.

Ayant informé Eva que sa mère la cherchait, Otto les salua d'un doigt et s'éloigna d'un pas rapide.

C'était un grand homme élancé, à l'épaisse chevelure grisonnante et au regard bienveillant. Les bras pleins de dossiers, il se rendait au bureau central où il travaillait comme comptable, mettant son savoir-faire au service de l'administration du camp.

Il n'était pas le seul à avoir un emploi. Tout le monde ici devait travailler, que ce soit comme Eva, qui entretenait le jardin, ou sa mère, affectée à la buanderie, ou Bedrich qui semblait capable d'exécuter n'importe quelle tâche qu'on voulût bien lui confier sans poser trop de questions. Mais rares étaient ceux qui avaient la chance d'occuper

un poste comme celui de son père, un privilège dû en grande partie au fait qu'il faisait partie des tout premiers arrivés à Terezin. Il y avait un ordre d'ancienneté et ceux qui avaient participé à l'édification du camp étaient les mieux lotis. Ce qui pourrait laisser supposer qu'on leur avait donné le choix, mais il n'en était rien.

Son père, au grand dam de sa famille, n'avait pas su tirer parti des avantages que lui conférait son poste – et en particulier de la protection dont il aurait pu jouir.

Bedrich secoua la tête et marmonna :

— Sacré, Otto, toujours sur le pied de guerre, toujours prêt à obéir au doigt et à l'œil, dit-il en prenant une longue bouffée de sa cigarette en papier roulé, avant de la pincer entre ses gros doigts pour l'éteindre et de la ranger sous son chapeau gris pour plus tard.

— Eva, écoute-moi. C'est important. Ton père est le meilleur homme qui soit. Je l'ai toujours admiré. Ta *Babička* m'a toujours considéré comme la brebis galeuse de la famille parce que je n'arrêtais pas de m'attirer des ennuis. Et ça continue.

Il lui décocha un clin d'œil espiègle qui la fit sourire. Elle adorait cette vieille canaille d'oncle Bedrich, pour qui tout était bon pour gagner de l'argent – comme d'élever des reptiles exotiques ou de jouer au poker dans des tripots mal famés, ce qui lui avait rapporté gros jusqu'à ce qu'on lui prenne tout.

Bedrich poursuivit.

— Ta grand-mère aurait voulu que je ressemble à Otto, que j'aie un vrai métier et que je voie la vie en blanc et noir et non pas en gris. Pour lui, un et un font deux. C'est sûrement pour ça qu'il est devenu comptable.

Il sourit, dévoilant une rangée de dents légèrement irrégulières, et secoua la tête avant d'ajouter :

— Il me dit toujours, Bedrich, je suis ce que je suis et jamais je ne changerai. Je ne renoncerai pas à mes principes et je ne vais pas tricher ou mentir pour tenter de m'élever dans la hiérarchie ou tirer parti du fait que j'ai été l'un des premiers malheureux à être entrés dans ce camp. Si mon nom apparaît sur une liste de transport, pourquoi vais-je m'esquiver, sachant qu'un autre devra prendre ma place ?

Eva retint son souffle. Les listes n'étaient pas dressées avec précision ou équité, contrairement à ce que les autorités allemandes voulaient leur faire croire. Il arrivait que des noms soient rajoutés au hasard. Des gens en bonne santé et en âge de travailler étaient arrachés à leur famille et envoyés à l'Est sans même un au revoir, simplement parce qu'il y avait une place à combler dans un wagon et qu'ils avaient eu la malchance de se trouver dans le champ de vision des gardiens au mauvais moment.

C'est ce qui était arrivé à Michal. Un beau jour, ils l'avaient embarqué dans ce qu'ils appelaient un train. Mais elle n'en savait pas plus. Il avait suffi d'une poignée de minutes pour que son monde bascule. Et depuis lors elle n'avait cessé de se ronger les sangs en se demandant où ils avaient bien pu l'expédier. Elle détourna ses yeux pleins de larmes.

Son oncle se pinça la racine du nez en hochant la tête, comme s'il savait exactement à quoi elle pensait.

— Je lui ai dit, Otto, ne fais pas l'idiot. Tu te baisses instinctivement quand tu entends siffler une balle, non ? Eh bien, c'est la même chose. Tu n'as aucune raison de te plier à leur prétendue discipline. Mais il ne m'écoute pas.

Toi, en revanche, j'espère que tu vas entendre raison. Tu n'es qu'une frêle créature, toujours perdue dans tes pensées – toujours occupée à dessiner et à rêver d'un monde meilleur... Exactement comme Mila.

Ils se rembrunirent à cette pensée. La fille de Bedrich, sa cousine et meilleure amie, avait été emportée de bonne heure par la scarlatine qui avait fait des ravages dans le ghetto l'été précédent. Il leva les yeux, ravalant ses larmes.

— Dans ce genre d'endroit, mieux vaut ne pas être trop fragile si on ne veut pas se faire piétiner par les autres. Ce qui veut dire qu'il faut apprendre à se défendre. Tu me suis ?

Eva haussa les épaules. Elle savait qu'il avait raison. Parfois, elle était obligée de jouer des coudes au moment de la distribution de nourriture, pour ne pas se faire éjecter de la queue. Si on n'arrivait pas à temps, on se retrouvait sans rien. Les restes, ici, ça n'existait pas. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour apprendre sa leçon.

Son oncle opina et dit :

— Il faut ruser si tu veux survivre. Te servir de ta cervelle, ajouta-t-il en se tapotant le front. Cela suppose de faire des choses qu'on ne ferait pas en temps normal. Tu piges ? Ici, les règles ne sont pas les mêmes. C'est chacun pour soi. Si tu arrives à te mettre ça dans la tête, tu as des chances de t'en sortir – et tu veux t'en sortir, n'est-ce pas, *dité* ?

Après cela, son oncle entreprit de lui apprendre toutes sortes de combines qui l'aidaient à se changer les idées et à penser à autre chose qu'à sa cousine décédée ou à Michal.

Elle n'avait plus qu'un objectif désormais, savoir où ils l'avaient emmené – et le rejoindre dès que possible.

Mais en attendant, elle allait apprendre toutes les astuces qui pourraient l'aider à rester en vie.

Son oncle lui enseigna l'art de subtiliser en détournant l'attention. Une semaine plus tard, elle savait comment s'emparer d'un objet sans que personne remarque rien et la semaine suivante, comment le remettre à sa place de la même façon – ce qui s'avéra plus délicat... Elle ne voulait pas dépouiller ses amies ou les autres détenus, mais elle n'hésiterait pas à voler les gardiens et ses ennemis si cela pouvait l'aider à maintenir ses amis et sa famille en vie. Elle apprit à voir les choses qui échappaient à la plupart des gens, même quand cela se produisait sous leur nez, et à détourner l'attention en cas de besoin.

Il ne lui fallut pas plus de trois mois pour apprendre à faire des tours de cartes. Ce n'était pas compliqué une fois qu'on avait pigé le truc. En fin de compte, savoir, c'était pouvoir.

*

Se procurer des gamelles avait été relativement simple. Pour cela, elle avait dû garder sa ration de pain de trois jours afin de l'échanger avec une femme dont Helga leur avait expliqué qu'elle s'occupait de ce genre de transactions. Ici, on appelait ça « organiser ». C'était une grande Polonaise du nom de Zuzanna qui leur remit les trois écuelles.

— Je les ai organisées pour vous, leur dit-elle.

Eva constata qu'elle avait mis une quatrième gamelle de côté.

— Il m'en faut quatre, déclara Eva d'un ton ferme.

— Dans ce cas, c'est plus cher.

Eva acquiesça, proposant un fichu, un bien précieux que Sofie avait déniché parmi la pile de vêtements jetés pêle-mêle le jour de leur arrivée. Sofie ignorait qu'Eva s'était privée de manger pour leur procurer des récipients – sans quoi elle lui aurait passé un sacré savon. Et le fait est que tenir trois jours avec rien d'autre que de l'ersatz de café et de la lavasse avait été un vrai supplice. Mais la nourriture était la monnaie d'échange la plus prisée à Auschwitz.

Zuzanna inspecta le vieux fichu, usé mais épais et chaud, et lui tendit la quatrième écuelle. La deuxième monnaie d'échange la plus appréciée était tout ce qui pouvait vous protéger de ce froid glacial.

Elles n'avaient pas fait une mauvaise affaire. Grâce à leurs gamelles elles allaient recevoir une vraie ration de soupe et de café au lieu de recueillir le liquide entre leurs mains jointes. Une petite chose comme celle-là faisait toute la différence. Elle, Sofie, Vanda, et une autre femme appelée Noemi, qui dormait au niveau inférieur de leur châlit, étaient désormais équipées.

Elle remit une écuelle à Noemi juste avant l'*Appell* du matin. Malgré son crâne rasé, c'était une belle femme...

— Pour moi ? dit-elle, en écarquillant ses yeux bleu pâle. Comment est-ce que tu as réussi à l'organiser ? Je ne sais pas comment te remercier.

Eva haussa les épaules et lui décocha un clin d'œil. À présent, Noemi lui était redevable. La vie ici n'était qu'une suite de faveurs, et une grosse faveur pouvait vous être rendue au centuple ; ou pas. Mais c'était un pari à tenter, et toutes celles qui avaient de la jugeote le savaient.

— Tu es incroyable, Eva, dit Vanda qui marchait derrière elles en tenant fermement sa gamelle entre ses mains.

L'ENFANT D'AUSCHWITZ

Elle songeait déjà à la façon dont elle allait l'attacher à sa ceinture la nuit, pour ne pas se la faire voler. Car les vols étaient fréquents. Les gens étaient prêts à tout pour survivre.

Eva ne répondit rien. Elle n'avait pas toujours été aussi rusée, loin de là. Elle était beaucoup trop idéaliste et généreuse. Mais Bedrich lui avait ouvert les yeux.